

Le corps des femmes, lieu privilégié de l'attentat⁴ des poètes

Adou Bouatenin

Enseignant-chercheur

Université Félix Houphouët-Boigny

bouatenin.adou@ufhb.edu.ci

n°Orcid :0009-0002-6134-7916

Résumé : Nous savons tous que la femme occupe une place centrale dans l'imaginaire des poètes et des poétesses. Étant tour à tour muse, amante, mère, symbole de beauté ou de damnation, voire de revendication, elle est la figure privilégiée de l'inspiration poétique. Cependant, en utilisant le corps des femmes comme matière poétique, les poètes et les poétesses commettent un attentat. Cela veut dire que le corps des femmes, tel qu'il est représenté dans la poésie, constitue un espace privilégié d'attentat symbolique, où la parole poétique, qu'elle soit masculine ou féminine, exerce sur lui une double violence – esthétique et discursive. En fait, quel que soit ce que font les poètes et les poétesses du corps des femmes, celui-ci reste et demeure un objet, une matière à disséquer dans ses moindres détails. Autrement dit, le corps féminin est le lieu incontournable de la transgression poétique. Cette transgression enferme le corps des femmes dans un statut de matière littéraire constamment manipulée et exposée. À travers une approche analytique et critique, fondée sur un dialogue avec les théories féministes et la critique littéraire, l'étude menée invite à repenser les rapports entre écriture, corps et respect ; à inventer une parole qui ne violente pas le corps féminin par la métaphore, la fragmentation ou la symbolisation.

Mots-clés : Corps des femmes, corps féminin, femme, poésie, attentat, poètes.

Abstract : We all know that women occupy a central place in the imagination of poets. Being in turn muse, lover, mother, symbol of beauty or damnation, even of claim, she is the privileged figure of poetic inspiration. However, by using women's bodies as poetic material, poets commit an attempt. This means that the body of women, as it is represented in poetry, constitutes a privileged space for symbolic attack, where the poetic word, whether masculine or feminine, exerts on it a double violence - aesthetic and discursive. In fact, whatever the poets and the women's body do, it remains and remains an object, a matter to be dissected in its smallest details. In other words, the female body is the essential place of poetic transgression. This transgression encloses the body of women in a status of literary material constantly manipulated and exposed. Through an analytical and critical approach grounded in feminist theory and literary criticism, the study conducted invites us to rethink the relationships between writing, body, and respect; to invent a word that does not violate the female body through metaphor, fragmentation, or symbolization.

Keywords : Women's bodies, female body, woman, poetry, attempt, poets.

Introduction

L'objet de notre réflexion a été insufflé par Anne-Marie Dardigna, lorsqu'elle dit :

Ce qui est utile de constater, c'est que le lieu privilégié de cette subversion, de ces profanations, de ces destructions sacrilèges, reste, avec une constance étonnante, le corps des femmes, territoire clos et muet subissant l'arbitraire du pouvoir masculin. Pouvoir solitaire tantôt, tantôt collectif, mais toujours nostalgie d'une toute-puissance absolue et archaïque sur le corps des sujets (ici les femmes en l'occurrence). Les femmes devenues matière textuelle de l'imaginaire masculin : c'est alors que nous entrons dans l'érotisme contemporain (1980 : 39-40).

⁴ Cf. Anne-Marie Dardigna (1980), « Le corps des femmes : lieu privilégié de l'attentat », dans *Les châteaux d'Éros ou l'infortune du sexe des femmes*, Paris, Librairie François Maspero, p.13

Les propos d'Anne-Marie Dardigna découlent d'une réflexion et d'un constat faits sur une interview d'Alain Robbe-Grillet accordée au journal *Le Monde* pour « Le Monde des livres » :

Il y a dans tous mes romans un attentat contre le corps, à la fois le corps social, le corps du texte et le corps de la femme, tous trois imbriqués. Il est certain que, dans la fantasmagorie mâle, le corps de la femme joue le rôle de lieu privilégié pour l'attentat. Mes fantasmes sado-érotiques, je n'en ai nullement honte, je les mets en scène : la vie fantasmagorique est ce que l'être humain doit revendiquer le plus hautement⁵.

En fait, dès l'Antiquité et à travers les époques renaissantes, modernes et postmodernes, le corps des femmes a été investi de significations multiples, oscillant entre idéalisation et fétichisation, entre objet de conquête et vecteur de sens (sujet de l'imaginaire littéraire et artistique). Chez des auteurs comme Pierre Klossowski, Alain Robbe-Grillet, Clément Marot, etc., le corps féminin devient le champ privilégié pour l'expression des fantasmes, l'éveil des passions et la mise en scène des tensions sociales ou sexuelles. Autrement dit, depuis l'Antiquité jusqu'aux productions poétiques contemporaines, le corps féminin apparaît comme l'un des motifs les plus constants et les plus investis de l'imaginaire poétique. Pourtant, cette omniprésence n'est pas exempte d'ambiguïtés ni de rapports de domination. Qu'en est-il du corps des femmes tant chez les poètes que chez les poétesses, dans la poésie ? Telle est la question que nous nous sommes posée à l'issue de la lecture de l'œuvre d'Anne-Marie Dardigna.

La question, en réalité, ouvre à une réflexion sur la vulnérabilité, la transgression et la subversion, révélant dans la matière corporelle l'éclat du désir et la puissance de l'imaginaire poétique. Le corps des femmes, lieu privilégié de l'attentat des poètes, évoque une violence symbolique, exercée par le langage poétique sur le corps féminin. Mieux, l'attentat, ici, désigne l'ensemble des procédés poétiques – fragmentation, métaphorisation, esthétisation excessive, symbolisation – par lesquels le corps féminin est soumis à une violence langagière, esthétique ou idéologique, sans implication de violence physique réelle. Quant au corps des femmes, tel qu'il est représenté dans la poésie, constitue un espace privilégié d'attentat symbolique, où la parole poétique, qu'elle soit masculine ou féminine, exerce sur lui une double violence – esthétique et discursive. Loin d'un simple hommage, la poésie devient un outil de domination, de fantasme ou de subversion. Le corps des femmes devient également un champ de bataille entre célébration et profanation. Le poète ne cherche plus, à vrai dire, à célébrer mais à démonter, fragmenter, chosifier ou réinventer le corps des femmes, le transformant en lieu d'une violence sémantique et formelle. En plus, le corps féminin, dans la poésie, est le lieu où s'affrontent le désir, la création et la révolte ; ce corps est le lieu poétique par excellence où les poètes expérimentent la transgression :

Transgression imaginaire, imaginaire de la transgression qui se présentent comme une sorte d'écriture initiatique au terme de laquelle les hommes [les poètes] auraient la confirmation de leur virilité – idéologique – et où, en retour, serait impliquée une complaisante « féminité », symétrique (Dardigna, 1980 : 95).

Une telle épreuve de l'identité virile des poètes ne manquera pas de se répéter autant de fois qu'une écriture mettra en jeu, par une évocation directe ou indirecte, d'une partie du corps féminin, le rapport imaginaire au phallus.

Il n'est guère de savon de toilette, de parfum, de dentifrice, de shampoing ou de n'importe quoi dont la publicité ne recourt à des images de jeunes femmes montrant ou

⁵ Alain Robbe-Grillet, *Le Monde*, 22 septembre 1978, interview pour le « Monde des livres ».

laissant deviner d'agréables rondeurs de leurs corps (Dardigna : 74), pour dire que le corps des femmes demeure toujours objet d'exposition. Aujourd'hui, nous estimons qu'il est important de faire une mise en cause de la présence du corps des femmes dans la poésie. Comment la poésie, tout en prétendant célébrer la femme, s'approprie son corps comme champ d'expérimentation artistique et de transgression symbolique pour les poètes qui, en réalité, assouviennent leur fantasme ithyphallique ? Qu'en est-il du corps des femmes chez les poétesses ? Nous savons tous que la femme occupe une place centrale dans l'imaginaire des poètes et des poétesses. Pourtant, cette présence féminine dans la poésie n'est pas neutre : elle est l'objet d'une violence symbolique, d'un regard voyeuriste poétique qui reconstruit, transforme ou transgresse le corps féminin. Pourquoi et comment le corps des femmes devient-il le terrain d'un attentat poétique ? Pour répondre aux questions qu'une telle réflexion peut susciter, nous partirons de l'hypothèse que le corps des femmes, dans la poésie, est le miroir des fantasmes masculins et l'espace de transgression des mœurs sociales de la sexualité. Nous partirons également du fait que parler du corps féminin en poésie révèle la difficulté à cerner un objet soumis à une multiplicité de représentations ; cependant, le corps féminin est à la fois objet et sujet d'écriture. Nous avons aussi comme hypothèse le fait que la poésie paraît une sublimation chez les poètes afin de contourner les interdits en s'appuyant sur l'imaginaire pour créer quelque chose de nouveau et de valorisé.

Dans une démarche analytique et critique, fondée sur un dialogue avec les théories féministes et la critique littéraire (une démarche interprétative), nous allons interroger la manière dont les poètes investissent, transforment, voire violentent et violent symboliquement le corps féminin dans leurs œuvres. Pour ce faire, nous parlerons d'abord du corps des femmes comme le théâtre d'une mise en scène masculine. Ensuite, nous verrons le corps féminin comme terrain d'exploration sensuelle et d'interdits levés. Enfin, nous mettrons en évidence la réappropriation du corps des femmes par les poétesses.

1. Le corps des femmes : le théâtre d'une mise en scène masculine

Depuis l'Antiquité, le corps des femmes est transformé en objet poétique s'inscrivant dans la logique d'une célébration de la beauté féminine. Autrement dit, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, l'objet de la quête sentimentale des poètes demeure le corps des femmes, ou le corps féminin. Le corps nu des femmes est un champ d'application où le poète multiplie les signes d'une sexualité métaphysique ou d'une métaphysique de la chair. Mieux, le corps des femmes est mis en scène à travers une métaphore du monde à dominer, dont la représentation du corps et le langage qui en découle sont d'origine entièrement masculine. Et, on nous dira que cela s'appelle muse ou lyrisme :

L'évocation des différentes parties du corps de la femme n'est pas une simple description, elle est une célébration de sa beauté inséparable des effets qu'elle produit sur le poète amoureux, désir, plaisir, souffrance du désir inassouvi. Elle entraîne l'hyperbole, la sublimation à laquelle se prête la théorie platonicienne de l'amour ou, au contraire, l'ivresse sensuelle. Le lyrisme est cet excès même (Weber, 1997 : 7).

Quelle muse ? Quel lyrisme ? Quel amour platonique ? En réalité, les poètes recensent toutes les parties du corps féminin où le désir peut s'exprimer, et en font une mise en scène poétique. Le corps des femmes est proposé comme objet au désir agressif des hommes parce que le seul pouvoir des femmes est de provoquer, susciter, tenter d'obtenir le désir masculin ; parce qu'« une femme se tient elle-même pour objet que sans cesse elle propose à l'attention des hommes » (Bataille, 1957 : 145). En fait, « le corps féminin semble disposé à la séduction. Son caractère enchanteur fait de la femme un être irrésistible, assujettissant de par sa beauté » (Yéo et al., s.d. : 350), car « son apparence extérieure provoque la convoitise de l'homme, suscitant ainsi la curiosité du poète qui décide d'en élucider le

mystère » (Yéo et al : 351). C'est la raison pour laquelle son corps – le corps des femmes – est exposé, livré, pour ainsi dire, au regard du lecteur, voire du poète lui-même, comme un spectacle, un divertissement lyrique, au travers du texte poétique. En réalité, « [les] femmes se doivent de provoquer le regard masculin et s'offrir au désir grâce à la mise en valeur de leur corps par des soins divers (bijoux, vêtements, parfum, etc.) » (Dardigna, 1980 : 167-168). Et de ce prétexte, les poètes font du corps des femmes l'objet de leur perversité érotique. On observe ainsi la mise en place d'un dispositif scopique dans lequel le corps féminin est offert au regard poétique. Cette configuration engendre une relation asymétrique fondée sur la contemplation, la possession symbolique et la projection fantasmatique. En d'autres termes, les poètes et leurs lecteurs sont des pervers, des voyeurs : « Je tisserai avec mes doigts le tapis sur lequel/Nous ferons l'amour » (Bandaman, 2000 : 16 ». C'est pourquoi, Douadelet Camus Mecasson et Nibonténin Ephraïm Benjamin Soro disent :

Mais là où certains poètes se contentent d'une description corporelle, plus ou moins dépouillée d'attraits charnels, certains, plus téméraires, mêlent au corps admiré le regard séduit. La forme de voyeurisme qui en découle, pour le lecteur, finit par donner vie à une sorte de rapport charnel : à un "rapport textuel" (2022 : 7).

Mieux, ils vont renforcer cette idée par les propos suivants :

Comme l'écrit J. Chaput : « La poitrine joue aussi un rôle important lors des rapports sexuels et participe activement à l'excitation. Il a été montré que des caresses sur cette région activent les mêmes régions du cerveau que la stimulation du vagin ou du clitoris. » Conscients de cette réalité, certains poètes s'attardent sur la poitrine féminine et même sur son postérieur (2022 : 13).

À vrai dire, la poésie est une sublimation d'un fantasme inconscient et du désir sexuel. Les poètes entraînent avec eux les lecteurs vers un érotisme déguisé en élargissant le thème du plaisir sexuel à travers la nudité du corps féminin.

Héritée de l'Antiquité, précisément de la Pléiade, la poésie attaque l'intégralité du corps des femmes par la fragmentation et par sa mise à nu en le mettant à découvert à tous. Le poète isole les parties du corps pour les charger d'une puissance symbolique ou érotique nouvelle, souvent au détriment de l'individu tout entier. En effet,

le corps humain, ou plus généralement le buste, est décomposé en ces éléments : cheveux, front, yeux, joues, bouche, cou, seins. Ce corps éclaté n'est pas toujours celui d'une statue ou d'une peinture ; souvent il s'anime d'un sourire, d'un regard, d'un chant, qu'accompagne parfois d'une démarche souple et dansante (Weber, 1997 : 7).

Comme on le voit, le poète plante le décor pour transformer le corps réel en corps de langage, dépouillé de matérialité. La poésie efface la femme concrète au profit d'une figure symbolique réduite à un rôle esthétique (Pétrarque, Ronsard, Baudelaire, Senghor, David Diop, etc.). Autrement dit, le corps des femmes n'est plus entier, il est morcelé pour être admiré et susciter le désir masculin. Là, certains critiques nous parleront de blasons, or « ces blasons correspondent bien au morcellement du corps dans les sonnets de la Pléiade : cheveux, œil, sourcil, bouche, gorge, nombril ; ils y ajoutent le cul et le petit conin (le vagin)⁶ » (Weber : 10). Parlant de blasons, Clément Marot nous donne un recueil dont le titre est révélateur : *Les Blasons anatomiques du Corps Féminin* (1536) :

⁶ C'est nous qui avons ajouté le mot vagin, pour signifier que conin désigne le sexe féminin.

Il a suffi d'un seul poème de C. Marot composé en 1535 « sur le tétin d'une humble demoiselle », pour faire du blason anatomique du corps féminin un phénomène de mode sans précédent. De nombreux poètes, proches de la cour et des milieux humanistes lyonnais, en premier lieu M. Scève, vont faire de cette dissection mentale une activité prisée, à laquelle le roi François I^{er} a sans doute lui-même participé. D'où l'existence d'une production aussi variée, où se côtoient raffinement chaste et spiritualisé (cheveux, front, œil, sourcil, main), érotisme mignard (joue, gorge, tétin, ventre, cuisse) ou bien obscénité satirique (cul, con et pet). D'abord collectés par Marot lui-même, ils sont mis en recueil dès 1536, mais c'est en 1543 qu'ils connaissent leur plus fameuse réalisation éditoriale avec le volume illustré publié par C. Langelier, qui réunit pour la première fois blasons et contreblasons⁷.

La présence donc du corps des femmes dans la poésie a souvent été associée à des images empruntées à des domaines différents du monde physique (matériel) : végétal, minéral, cosmique (ciel, astre), si bien que le corps féminin devient symbole d'une scène théâtrale de rapports sexuels lors d'une orgie masquée. C'est là le premier attentat poétique, celui de la transformation du corps des femmes en symbole. En principe, la transformation du corps des femmes en symbole – surtout du désir sexuel – est un processus poétique qui participe à l'objectivation, à la chosification et à la réduction de la subjectivité des femmes. En d'autres mots, les poètes subvertissent les normes, détournent les codes esthétiques et transforment le corps féminin en acte de création comme objet de désir sexuel. En réalité, la symbolisation du corps des femmes dans la poésie est une manière de livrer la femme à l'appétence sexuelle du lecteur, voire du poète lui-même, car « c'est la chair féminine douce, lisse et élastique qui suscite les désirs sexuels » (Beauvoir, 2010 : 15), d'où la fragmentation du corps féminin dans la poésie. La femme est mise en scène comme objet de désir, proposée à l'attention masculine.

Dans cette mise en scène, le corps féminin est offert au regard du poète et du lecteur. Ce regard, loin d'être innocent, amène le poète et le lecteur, dans l'imagination poétique, à faire l'amour avec le corps sublimé des femmes. C'est une sorte de viol symbolique fait aux corps féminins. Nous ne sommes plus dans la représentation d'un corps sublimé, mais dans celle d'un corps désiré et soumis à l'appétence sexuelle. Mieux, le corps féminin devient un terrain d'exploration sensuelle et d'interdits levés par la fragmentation du corps, puisque le corps des femmes peut être débité en morceaux comestibles (Dardigna, 1980 : 91). Peut-on appeler cela de l'érotisme poétique ? Dans tous les cas, comme le dit Clavreuil Gérard (1987 : 21), « l'érotisme c'est quand l'imagination fait l'amour avec le corps ! ». Quant à nous, nous disons que le corps des femmes est le théâtre d'une mise en scène masculine où le poète expérimente tous ses fantasmes sado-érotiques sous prétexte d'une célébration de la beauté féminine.

Dans la poésie, on peut observer également des processus de transgression à travers lesquels le corps féminin se transforme en terrain discursif sur lequel se lit une érotique de la possession du corps féminin par le poète.

2. Le corps féminin, terrain d'exploration sensuelle et d'interdits levés

Longtemps perçu à travers le regard masculin, le corps féminin a été enfermé dans des représentations contradictoires : idéal de beauté, objet de désir, symbole de pudeur et de faute. Loin d'être un simple support de regard ou d'interdits, le corps féminin s'affirme aujourd'hui comme un terrain d'exploration sensuelle. En fait, depuis l'Antiquité, la société patriarcale a fait du corps féminin un corps à cacher, à dompter, soumis à des lois morales et religieuses. Le corps des femmes était un champ d'interdits qui, à la fois, attire et effraie.

⁷ <https://www.fabula.org/actualites/76349/blasons-anatomiques-du-corps-feminin.html>

On ne devrait pas voir la femme nue, la voir nue était un péché. Cependant, les poètes vont enfreindre ces interdits. Dans la poésie, le corps féminin est à découvert ; on ne cache plus l'intimité des femmes. Parler du corps féminin, de la sexualité, des menstrues, du désir ou du plaisir charnel n'est plus un tabou. Les poètes font du corps de la femme un texte à lire, à écrire, à ressentir ; un lieu de parole retrouvé. Sous la plume des poètes, le corps de la femme est exposé, est mis à nu, devient langage où les tabous et les interdits sont levés, et s'affirme non pas comme objet, mais comme sujet poétique. Cependant, le fait de faire du corps des femmes un texte à lire ou à écrire est une autre forme d'attentat poétique – des poètes –.

La femme, en fait, est célébrée mais aussi consommée par le langage, disséquée dans une érotique de la possession. Son corps est un espace de quête sensuelle et de transgression. Mieux, le corps des femmes devient, chez les poètes, un objet transgressé ou à transgresser. En effet, ils attaquent, transforment, déchirent le corps des femmes par les mots ; et le reconstruisent selon leurs propres codes, souvent en effaçant la voix féminine. Le corps des femmes est alors assimilé à un objet très banal qu'on peut disséquer. Et le poème devient ainsi un attentat verbal, une manière d'atteindre le corps, de le capturer par la métaphore, de le violenter par les images, puisque le corps féminin se fait surface d'écriture, matière du verbe, territoire conquis. En fait, les poètes violentent le corps des femmes par la fragmentation du corps : les yeux, les seins, le sexe. La fragmentation, dans ce cas, peut être vue comme une forme de violence symbolique. Les poètes violent également le corps féminin par le fait même d'écrire sur le corps. Ils le perforèrent avec leur stylet.

Le corps des femmes est absorbé par le corps du texte poétique, il devient langage, image, symbole. En le façonnant selon les désirs, les fantasmes ou les projections du poète, il se confond parfois avec le texte. De cette façon, la femme devient comme un objet de désir, non comme sujet de parole. Mieux, la voix de la femme disparaît derrière l'image que le poète construit d'elle. Son corps est utilisé comme support de fantasme poétique masculin, un langage incarné. L'attentat, dans ce cas, est le fait que le corps féminin soit avalé et instrumentalisé par le discours poétique. Chez Baudelaire, Senghor, David Diop, etc., les courbes du corps de la femme deviennent rythme, rime, musique. Ce corps est possédé pour assouvir le désir ou pour être maîtrisé :

Avec le blason, le corps féminin entre en force en poésie : effeuillé, délectablement énuméré et parfois insolemment détaillé, il s'agit d'un corps parcellisé, scruté par un regard en proie à un fétichisme obsessionnel, comme s'il s'agissait d'épuiser la chose, ou, à défaut, d'en avoir la maîtrise⁸.

Mieux, « le poète recense tous les lieux du corps féminin où le désir peut s'exprimer et en fait un sujet de causerie littéraire » (Yéo et al., s.d. : 339), un terrain discursif sur lequel le sujet – le corps des femmes – est disséqué, déifié, hiberné dans la chimère abstraite et ambiguë de la jouissance masculine. Le poète fait de la femme le support de la passion, du rêve et du fantasme, et le corps de celle-ci devient un prétexte littéraire, un objet de discours, non pas un sujet parlant, mais une image figée, prise dans le regard et le désir masculins. Le poète fait donc du corps de la femme un objet esthétique et discursif où le désir masculin se projette en idolâtrant et en anéantissant à la fois la femme réelle. Autrement dit, en voulant transgresser les tabous et les interdits par l'exposition du corps féminin, les poètes ne font en réalité que le réduire, le figer et l'instrumentaliser pour en faire une pure projection au service de l'imaginaire et du plaisir masculin. Ce processus peut être interprété comme une forme de violence symbolique, dans laquelle le langage

⁸ <https://grandes-ecoles.studyrama.com/espace-prepas/concours/ecrits/culture-generale/la-place-du-corps-6386.html>

poétique s'approprie le corps féminin en le dépossédant de sa propre subjectivité. Dire autrement, le corps féminin est ainsi vidé de son propre sens pour devenir un simple terrain de discours littéraire et d'expérimentation poétique. Il est réduit à n'avoir pour langage que celui concédé par les poètes, voire imaginé par eux.

« Cependant, des femmes commencent à parler. La plupart du temps, c'est pour dire qu'elles sont mal à l'aise et qu'elles ne se reconnaissent pas dans les modèles qu'on leur a imposés », nous dit Anne-Marie Dardigna (1980 : 31). Et Alioune Diaw de renchérir en ces termes (2018 : 25) : « [quand] les auteures parlent du corps féminin, c'est d'abord pour dire les agressions qu'il subit : mutilations, sexuelles, viols, violences, enfermements, etc. ». En fait, des poétesses telles que Renée Vivien, Andrée Chédid, Werewere Liking, Véronique Tadjo, Tanella Boni et bien d'autres vont se réapproprier le corps de la femme pour déconstruire les stéréotypes de genre en poésie (en littérature), l'idéologie masculine et proposer une réflexion complexe et novatrice sur la création poétique. Le corps devient pour elles lieu de reconquête du langage, geste d'affirmation, de réappropriation et de libération. Elles revendiquent leur corps comme faisant partie intégrante des contradictions de leur vécu et de leur époque. Chez les poétesses, le corps féminin n'est plus absorbé par le texte, il devient le texte, elles l'écrivent, elles le revendiquent. À bien y voir, les poétesses font du corps des femmes un lieu de résistance et de parole. Dans tous les cas, la réappropriation du corps féminin par les poétesses est également une autre forme de l'attentat poétique.

3. La réappropriation du corps des femmes par les poétesses

Le corps des femmes est abordé par les poétesses dans leurs textes comme un sujet complexe, sous différents angles. En d'autres termes, si le geste de réappropriation du corps par les poétesses se veut émancipateur, il n'est pas exempt du risque de réinscription du corps féminin dans les dispositifs symboliques du regard dominant, ce qui révèle donc la complexité et l'ambivalence de cette démarche.

Les poétesses se représentent elles-mêmes dans leur vérité la plus brute, sans fard ni idéalisation, exposant leurs failles, leur désir sans détour, leur colère. En réalité, elles utilisent le corps pour s'affirmer, revendiquer leur place dans le monde littéraire, partager des expériences intimes et dire leur liberté. C'est ce que semble dire Andrée Chédid en ces termes :

Si vous voulez, la poésie aussi est une manière de libération. Et je crois que dans ce sens-là, elle parle pour tous ceux qui sont étouffés, par tous ceux dont la voix a été affaiblie à travers les siècles ou à travers les traditions, ou à travers des prisons de toutes sortes. Alors je crois que la poésie est un levier de liberté aussi. Je crois qu'elle nous permet de nous connaître dans notre nudité, enfin dans tout ce que nous avons de plus profond. Et la femme aussi essaie de parler sa propre parole, comme chacun de nous. Nous sommes tous pris dans des quantités de barrières, et de prisons et de cloisons. Et je crois que la poésie arrive... essaye de percer tout cela. Je ne dis pas qu'elle y arrive, mais c'est un peu son propos, c'est son désir, c'est sa force⁹.

En fait, le corps féminin, après avoir été pendant longtemps une carte géographique dont les frontières étaient tracées par l'autorité masculine, s'est transformé en territoire affranchi, un laboratoire de sensations pour les poétesses. Autrefois, les femmes ne disposaient pas de leur corps ; aujourd'hui elles veulent en disposer pour en faire ce qu'elles veulent. C'est leur corps. Elles procèdent, à cet effet, à un travail de dépoétisation de l'image de la femme telle que l'avaient façonnée les poètes. Le but ultime de leur démarche est la réhabilitation

⁹ Camille Renard, « Andrée Chédid : la poésie pour se libérer », publié le jeudi 19 mars 2020 à 22h04, disponible sur <https://www.radiofrance.fr/franceculture/andree-chedid-la-poesie-pour-se-liberer-3928160>

de la femme et de son corps. De ce fait, le corps des femmes devient un langage où la féminité s'affirme et s'affiche. À ce propos, Sabrina Medouda (2017 : 171) laisse entendre ceci : « [la poétesse] transforme le corps en porte-parole de maux en tous genres et l'espace corporel devient alors un langage servant à dénoncer les excès du dispositif violent ». En « [...] faisant du corps un texte qu'on peut, voire qu'on doit interpréter » (Medouda : 172), le corps féminin s'avère une réponse aux maux du monde dominé par les hommes, permettant, pour ainsi dire, de fuir ou de dénoncer les réalités difficiles de ce monde dont les femmes sont victimes.

Le corps féminin est non seulement un lieu de souffrance, de violence et de maternité, mais aussi de résistance, de résilience et de résurrection (Véronique Tadjo, Tanella Boni, Cécile Sauvage, etc.), de sensualité et d'érotisme (Louise Labé). Et ces poétesses ne se contentent donc pas de déconstruire le corps-objet, elles affirment le corps-sujet comme la seule source d'une parole poétique authentique et affranchie. Elles y écrivent avec et à partir de leur propre corps, en revendiquant la matérialité du désir et la puissance du féminin. Leur poésie réécrit la relation entre corps, langage et pouvoir, faisant du corps féminin une voix, une présence charnelle et pensante, un corps insurgé, pensant et poétique. Ce corps devient une révolution intime et littéraire :

Chacune, avec sa sensibilité propre, se livre à un dévoilement symbolique à travers l'écriture [...]. Leurs textes abordent la nudité, le rapport au corps avec une audace nouvelle, dans une langue intrépide qui refuse tout compromis [...]. Ces poétesses inventent un langage neuf pour dire l'expérience féminine. Leur démarche ne se limite pas à une poésie politique révolutionnaire ou thématiquement singulière. Ces femmes ont choisi d'explorer et de revendiquer le corps comme matrice première de leur création (Chawki, 2025)¹⁰.

Chez les poétesses, la poésie devient le lieu d'une sorte de révolution féminine ou féministe en vue d'inventer la femme à devenir sujet de sa propre existence, de son propre discours en imposant inmanquablement la présence du corps dans leurs textes. Cependant, perdant en idéalisation, les représentations du corps féminin se font plus réelles et complexes, violentes, transgressives et dérangeantes. Faisant du corps féminin une matrice première de leur création, elles (les poétesses) procèdent ainsi à un marquage du corps.

Le processus de marquage du corps féminin par les poétesses est (donc) un attentat poétique. En principe, ce processus est une démarche qui peut être interprétée comme une automutilation symbolique ou une mise à nu radicale où le corps féminin est à nouveau profané et mis à découvert par les femmes elles-mêmes. Lorsque les poétesses reprennent le corps féminin et le marquent de leurs propres mots pour en faire un corps manifestant, un corps insurgé, un corps qui hurle le silence que la société veut taire, c'est toujours le corps des femmes qui est exposé dans la vitrine des regards voyeuristes des hommes. Dans ce cas, le corps féminin devient ainsi porteur de langage à travers des signes distinctifs faisant, à vrai dire, du corps un fragment d'espace imaginaire qui attise l'appétence sexuelle d'autrui, ici de l'homme, plutôt que de l'interpeller.

Le marquage du corps féminin est, certes, un acte subversif qui attaque les structures du pouvoir symbolique – mais au prix d'une exposition douloureuse. Les poétesses pensent déconstruire le discours de la phallocratie et le regard porté sur le corps féminin, or elles ne font que le renforcer par leur écrit et dans leur écrit. À ce propos, Anne-Marie Dardigna dit :

¹⁰ Chawki Abdelamir, (2025). Mon corps, mon poème. *Po&sie*, 193(3), 9-15.
<https://doi.org/10.3917/poesi.193.0009>. Disponible sur <https://shs.cairn.info/revue-posie-2025-3-page-9?lang=fr>

De même que le seul regard qu'une femme puisse porter sur son propre corps est celui qui la confirme comme objet. Elle ne peut jamais se voir qu'ainsi, médiatisée par le regard et le discours qui l'ont faite objet [...]. Quand une femme [...] pense à son corps, à ses vêtements, à son maquillage [ou à sa féminité], c'est en fonction de ce que verront les hommes : elles se voient vues par un regard masculin (1980 : 107-108).

Cela est valable pour les poétesses. Le corps des femmes, traité comme une syntaxe et articulé gestuellement comme un langage, est lisible selon les codes que les poétesses prétendent rejeter. Aussi, les poétesses qui s'exposent risquent d'être critiquées, non pour leur œuvre, mais pour avoir osé montrer ce que la société veut cacher, puisque le corps féminin est sacré.

Le geste de réappropriation entraîne une exposition du corps : en le montrant, en le décrivant, en le dépoétisant, les poétesses le livrent de nouveau au regard des hommes, souvent à un regard voyeuriste ou dominateur. Avec elles, il faut le reconnaître, le corps féminin intériorisé, recomposé, entièrement nu, est donné à voir. En transformant le corps des femmes en lieu de parole, de liberté et de résistance, elles l'exposent au regard de tous. Ainsi, même si l'intention des poétesses est libératrice et noble, le corps féminin reste visible, offert, objectivé, pris dans la logique du regard masculin, voire un motif ou une toile pour l'expression poétique. Dans tous les cas, écrire le corps féminin, c'est toujours risquer d'être dépossédée de soi et de se mettre à nu, courant le risque d'une nouvelle forme d'exposition, voire de violence symbolique, c'est-à-dire d'un attentat. La réappropriation devient alors une forme d'attentat symbolique par une surexposition du corps dans le texte poétique.

Conclusion

Le corps féminin en littérature (en poésie) n'est pas une nouveauté. Il est déployé dans le texte littéraire à travers des images spatiales et des analogies avec le monde naturel ou le cosmos qui sont au cœur de la représentation. Dans notre étude, le corps des femmes s'est révélé être un lieu privilégié de l'attentat des poètes en ce qu'il concentre les enjeux les plus profonds de la représentation, du désir, de l'identité et de la subversion linguistique. De l'idéalisation à la transgression, la poésie a souvent fait du corps féminin un laboratoire esthétique, un territoire d'écriture et de domination, voire de profanation.

La femme ne peut plus exister par son corps, qui est devenu, à cet effet, de la matière à exploiter sans modération dans la poésie (dans la littérature). En fait, le corps des femmes est la matière inductrice du texte poétique : pris comme objet et signifiant, il est modelé, fragmenté, taillé, façonné, sculpté, sexualisé, *textualisé*, martyrisé, insurgé, voire pensant. C'est cela l'attentat que font les poètes et les poétesses du corps des femmes dans la poésie. Pis, le corps des hommes n'est jamais impliqué ni représenté, ce corps n'est pas une matière féconde de la poésie (de la littérature). Il est absent, invisible, neutre tandis que le corps des femmes est et continue à être omniprésent, surexposé, sursignifié dans la poésie, et souvent au détriment de sa subjectivité. Avec ces poètes et poétesses, le corps des femmes devient matière première, matière féconde de la création poétique, soit comme objet esthétique ou érotique, soit comme langage. En utilisant donc le corps des femmes comme matière poétique, les poètes et les poétesses le manipulent, le transforment, le violentent parfois, le violent consciemment ou non. Quant aux poétesses surtout, écrire le corps c'est toujours commettre un attentat poétique, puisqu'on touche à l'intimité des femmes, au sacré, au politique. Autrement dit, les poètes violent le corps des femmes et les poétesses le livrent aux regards voyeuristes. De ce fait, le corps féminin devient un lieu de projection de désir, de fantasme, de pouvoir de domination symbolique, un lieu de profanation du sacré tant chez les poètes que chez les poétesses. Quel que soit ce que font les poètes et les poétesses du corps des femmes, celui-ci reste et demeure toujours un objet, une matière à disséquer dans ses moindres détails pour expérimenter un

fantasme. D'où l'attentat des poètes et des poétesses du corps des femmes. La représentation excessivement sublimée du corps des femmes dans la poésie est une profanation, disons plutôt, l'interdit est donc transgressé. Et chaque femme disparaît au terme de sa mise à nu dans le texte poétique. Le corps des femmes, en définitive, est un miroir tendu par les poètes et poétesses afin de permettre à un narcissisme satyre de se regarder.

À l'issue de cette étude, portant sur « le corps des femmes, lieu privilégié de l'attentat des poètes », nous nous demandons une fois de plus comment écrire le corps des femmes sans le réduire à une image, à un symbole ou à un support du fantasme, à un objet d'imaginaire. La vraie question que suscite l'étude est de savoir si le corps des femmes est réellement respecté tant par les hommes que par les femmes elles-mêmes. Cette étude menée n'est qu'une ébauche qui peut se poursuivre dans d'autres champs disciplinaires avec des méthodes comparatistes, psychanalytiques, psychologiques, sociologiques... Le débat reste ouvert.

Références bibliographiques

- Abdelamir C. (2025), « Mon corps, mon poème », *Po&sie*, n° 193(3), pp. 9-15.
- Bandaman M. (2000), *Nouvelles chansons d'amour*, Abidjan, PUCI.
- Bataille G. (1957), *L'érotisme*, Paris, Éditions de Minuit, coll. 10-18.
- Bazié I. (2005), « Corps perçu et corps figuré », *Étude française*, 41(2), pp. 9-24.
- Barthes R. (1973), *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil.
- Beauvoir S. de (2010), *Le Deuxième Sexe, l'expérience vécue*, Paris, Gallimard.
- Bouatenin A. (2025), « La femme comme facteur d'évolution sociale dans *Chants d'ombre* de Léopold Sédar Senghor », *Akofena*, n° 17, vol. 1, pp. 163-170.
- Clavreuil G. (1987), *Érotisme et littérature : Afrique noire, Caraïbe, Océan Indien*, Paris, Acropole.
- Cixous H. (1975), *Le Rire de la Méduse*, Paris, Galilée.
- Dardigna A.-M. (1980), *Les châteaux d'Éros ou l'infortune du sexe des femmes*, Paris, Librairie François Maspero.
- Diaw A. (2018), « De la célébration à la profanation : le corps féminin dans la littérature africaine francophone », *Africa Development*, 43(1), pp. 21-42.
- Dorais D. (2008), *Le corps érotique dans la poésie française du XVI^e siècle*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- Etoke N. (2006), « Écriture du corps féminin dans la littérature de l'Afrique francophone : Taxonomie, enjeux et défis », *Codesria Bulletin*, n° 384, pp. 43-47.
- Irigaray L. (1977), *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Minuit.
- Kristeva J. (1985), *La Révolution du langage poétique*, Paris, Seuil.
- Large S. (2023), « La représentation de la femme-poète dans la poésie de Gioconda Belli », *L'intime* [online] 2|2012, 07 juin 2012, and connection on 21 January 2026. DOI : 10.58335/intime.99. URL : <http://preo.ube.fr/intime/index.php?id=99>
- Laverge L., Godi-Tkatchouk P. (s/d). (2020), « Poésie au féminin/Poétique(s) du corps », *Résonances Revue bilingue français-anglais et pluridisciplinaire sur les femmes*, 18.
- Malick-Prunier S. (2011), *Le corps féminin et ses représentations poétiques dans la latinité tardive*, Paris, Belles Lettres.

Mecasson D. C., Soro N.E.B. (2022), « De la poétisation hétéroclite à la poétisation ciblée du corps de la femme noire : vers une poésie blasonique nègre », *Graphies Francophones*, numéro 002, pp. 1-15.

Medoude S. (2017), *Écrire, penser, panser ? Véronique Tadjo et Tanella Boni ou l'écriture féminine au cœur de la violence*, Thèse de doctorat, Université de Toulouse-Jean Jaurès.

Michel J. (2002), « Léopold Sédar Senghor : Le corps de la femme noire ou la géographie magique d'une terre », *Les Lettres Romanes*, vol.56, Issue 3-4, pp. 256-267

Miranda G. B., (de) Brito A. C. B. (2023), *Le corps dans la poésie de Maria Teresa Horta : Une anatomie poétique du corps féminin*, Paris, Éditions Notre Savoir.

N'Gbofai-Logan R. P. (2023), « Relief et mémoire du corps féminin dans la poésie et la peinture du XX^e siècle : l'exemple de "Chants d'ombre" et de "La colonne brisée" », *Revue science et technique*, vol. 39, n° 2, pp. 33-52.

Tchibingo M.-L. (1997), « Senghor, chantre du corps de la femme », In. *Présence Senghor : 90 écrits en hommage aux 90 ans du poète-président*, Paris, Éditions UNESCO, pp. 166-168.

Weber H. (1997), « La célébration du corps féminin dans les Amours de Ronsard : variations sur un répertoire connu », *Bulletin de l'Association d'étude sur Reforme, Humanisme, Renaissance*, n° 45, pp. 7-23.

Yéo T., Dré A.B. (s.d.), « Le corps féminin dans Les Fleurs du mal de Charles Baudelaire, une exaltation des organes sensuels », *Revue de l'Acaref*, pp. 338-352 (« revue.acaref.net »)